

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Sally les yeux fleuris

Daniel Gagnon



Numéro 41, printemps 1995

10<sup>e</sup> anniversaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Gagnon, D. (1995). Sally les yeux fleuris. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 67–73.

## Sally les yeux fleuris

Daniel Gagnon

**N**ous n'osions pas croire que c'était vraiment la fin. Mais au fond de nous-mêmes, nous savions, nous attendions cet événement, cette chose, cette catastrophe. Nous regardions la grange, les tableaux, tout semblait si lumineux, si simple, pourquoi tout brûler? C'était l'œuvre de notre imagination peut-être, nous ne pouvions pas croire que Sally passerait à l'acte.

Esprit libre, Sally l'était, elle était de tous les peintres de sa génération l'esprit le plus libre. Sa peinture était une peinture de visions, d'images surgies de l'inconscient. Ces images, il fallait bien nous les mettre en mémoire car l'œuvre ne vivrait pas longtemps, en effet seulement quelques amis et quelques amateurs et collectionneurs privilégiés avaient été invités à la dernière exposition de Sally Briley Giroux. Les œuvres n'étaient pas à vendre.

Dans la grange abandonnée que la peintre avait achetée pour mettre à exécution son projet, il n'y avait pas un bruit, pas un souffle d'air, seule la petite voix aiguë de Sally résonnait dans la moiteur du soir, des rouges-gorges chantaient sur les branches des érables et des peupliers, les hirondelles chassaient dans le ciel, à la brunante.

Depuis 1981, Sally avait détruit 45 tableaux à Londres, 50 à Paris, 35 à New-York. Elle avait perdu en vingt ans 76 tableaux qui avaient une valeur comparable à celle des Casorte ou des Saint-Giunou ou encore des Levérioux. Dans son atelier de l'Île d'Or, 93 toiles étaient déchirées et en 1987-1988, le ministère des Arts nationaux qui veillait en principe sur le patrimoine avait accepté la destruction de 127 autres tableaux (un tous les trois jours).

Les raisons de ce massacre ? « J'ai trente-neuf ans, j'ai cessé de peindre aujourd'hui, à 17 h. Les tableaux que vous voyez là sont les derniers que j'ai faits, j'espère retourner à l'Île d'Or pour le reste de ma vie et faire ce que je veux ».

L'artiste traversait-elle une crise morale ? Peut-être était-elle tout simplement lassée d'un certain succès, d'une constante approbation de la critique ou peut-être avait-elle trop le sentiment de se répéter, de devenir une sorte d'exécutante. Ce qui justifiait cette entreprise de destruction n'était pas clairement compris par le public. La décision de Sally avait d'autant plus de portée qu'elle ne maniait le pinceau qu'avec scrupule. Il s'agissait pour elle d'offrir au public une matérialisation temporaire de son univers imaginaire. Ce n'était pas que sa veine créatrice se fût tarie. Sally ne cherchait pas à choquer, son entreprise n'était pas destinée à heurter le spectateur.

Madame R., conservatrice du musée de T., croyait plutôt que le but de cette peintre était d'initier le public à une œuvre temporaire, éphémère, elle croyait que Sally voulait cesser de penser la peinture comme peinture cultivée et qu'elle se refusait à constituer un inventaire pour les spéculateurs et les exégètes.

« Connaître une œuvre par cœur, disait Sally, est une chose, mais vibrer devant un tableau est une autre chose. Dans chaque individu, il y a un potentiel de créativité, il y a une âme éternelle sensible à l'instantané devant ma toile, et c'est là que je veux rejoindre le spectateur, dans son cœur. J'ai le sentiment qu'un certain nombre de peintres s'ingénient à gommer leur œuvre, qu'ils mentent tout simplement, qu'ils se trompent en marchandant leur œuvre, en faisant une carrière de ce qui ne peut être que jaillissement spontané et coup de cœur. »

Sally avait exercé un tas de métiers avant de devenir peintre. Elle avait été dessinatrice de mode, décoratrice de théâtre. Elle avait côtoyé maints personnages pittoresques ou illustres, elle avait brossé des décors pour John L. Ragueneau, Gustav Grimm, Claudine Morgan, pour le Théâtre de Norfolk et la ville de Deerfield, pour le bateau-théâtre de l'Université de

Saint-Mary. Elle avait fait la connaissance d'écrivains, de poètes qui lui avaient demandé d'illustrer leurs recueils, elle avait accepté, « avec la liberté de crever de faim ».

« On pourrait croire que Sally Briley Giroux se désintéresse de sa peinture, écrivait Madame R., en fait elle a énormément travaillé; certes cette propension à la destruction peut paraître exagérée, mais je crois que la peintre cherche sincèrement une voie pour libérer la peinture du joug du temps. Le temps règne sur les hommes. Sally n'aime ni les bornes ni les limites que le temps impose au voyageur humain, elle aime jeter un regard au-delà avec la tristesse rêveuse de son âme. »

On pénétrait dans la grange, au premier étage, par l'ancien hangar à récolte où était encore emmagasiné du foin et où étaient exposés quelques tableaux qui avaient survécu au massacre, tableaux en lambeaux, labourés, déchiquetés, lacérés au couteau par la peintre. Au total, nous avertissait le catalogue, avaient survécu deux cent trois dessins et tableaux, cinquante-huit sculptures mutilées, deux cent trente-quatre photographies détériorées. Beaucoup de ces dernières avaient trait à la vie privée de Sally. Il y avait même un touchant assemblage de photos de famille où on voyait la peintre en compagnie de sa fille disparue dans un accident d'avion au Brésil en 1978, ou aux côtés de son père sous-lieutenant d'aviation pendant la première guerre mondiale et ensuite pilote d'avions et de voitures de course pour gagner sa vie. La vie de Sally était rendue tangible par maints autoportraits avec ses chats Marilyn et Falstaff, avec son chien Biggle, à l'Île d'Or aux côtés d'amis tels que Fabrice Lanza, Richard Redon, Luce B. et monseigneur Arnaud Savage. Quant aux trois dernières années, d'une existence agitée et vagabonde, d'une activité fiévreuse, elles se soldaient par un bilan étonnant : quarante-six tableaux détruits au Japon, en Inde, à Chartres, en Haïti, en Iran...

Ce qu'avait été l'existence sentimentale de Sally durant toutes ces années, chacun pouvait le deviner par les œuvres qui survivaient à l'hécatombe. « Dans mon enfance, disait Sally, je

m'amusais tout le temps, je m'amusais beaucoup et quand j'ai commencé à peindre, j'ai voulu que mes œuvres soient comme des comètes échevelées, comme des étoiles filantes rayant le ciel nocturne de traînées lumineuses, persistant à peine un dixième de seconde, tout juste assez longtemps pour permettre à l'œil de les enregistrer. Ensuite le souvenir peut, une fois les tableaux détruits, enrichir ces premières impressions picturales et en faire des braises incandescentes dans la chambre noire de nos vies pour être mieux en mesure de lutter contre le terrible ennui de nos destinées. »

Sans doute certaines galeries pouvaient-elles s'enorgueillir de quelques sauvetages spectaculaires, les tableaux de Sally pouvaient être vus aussi dans quelques musées, mais bien des chefs-d'œuvre avaient disparu. Il fallait vite regarder et emmagasiner les images, avant de ne plus revoir les enchanteurs jeux de couleurs de Sally, ses prairies infinies et tous ses visages inoubliables qui étaient le tissu même de sa vie.

Pas de doctrine ni de théorie, mais une série de tableaux en lambeaux qui montraient à quel point Sally résistait au temps. « Son art ne sera plus qu'un fantôme, il ne subsistera pas en une collection de tableaux que s'arracheront les collectionneurs, le temps n'aura plus de prise sur les tableaux de Sally, écrivait la conservatrice madame R., tout s'évanouira, tous les gestes, tous les masques, toutes les couleurs, tous les personnages, tout s'effacera. »

Cette détermination farouche qu'il y avait en Sally n'avait pourtant pas durci son visage. Elle écoutait dans le silence les remarques du public, elle était toute mince et toute menue, elle semblait parfois si attentive et parfois aussi si lointaine, comme si elle était partie dans un autre monde, comme si elle entendait le murmure d'un autre chant, comme si elle voyait les couleurs resplendissantes d'un autre temps, comme si elle avait eu le pouvoir d'ouvrir une porte sur une vie plus réelle, plus belle que celle-ci. En regardant les tableaux, il y avait cette vision, qui agrandissait tout, comme si nous avions vécu tout le temps à

côté, faisant semblant de nous affairer, de nous mouvoir. Toute concentrée en elle-même, toute chargée de la puissance de ses rêves, tout en balayant un peu de foin sur le plancher, elle répondait doucement, brièvement, aux questions avec un sourire si gentil, si attachant. Nous ne pouvions croire qu'elle mettrait son projet à exécution.

De grandes trouées de ciel que laissait passer le vieux toit vermoulu de la grange centenaire diffusaient une lumière orangée sur les foins et les tableaux. Est-ce bien vrai que la peintre veut détruire tous ses tableaux, qu'elle veut mettre le feu à la grange, est-ce vraiment décidé, prémédité? se demandaient à voix haute les spectateurs.

Nous écoutions la voix de Sally se moduler doucement, monter en virevoltant dans la grange, petite voix si claire, si lumineuse. La peintre avait pourtant en elle une force fondamentale, elle réveillait quelque chose en nous, un je ne sais quoi, elle nous touchait en dedans.

Derrière les yeux fleuris de la jolie peintre un grand feu couvait. Tout au fond de l'âme de Sally se cachait un courage sans bon sens.

L'air sentait bon le foin, l'été chaud nous offrait son déferlement d'odeurs, des fleurs des champs attachées aux poutres nous rendaient tout tendres, tout légers. Nous restions de longues minutes à contempler les tableaux qui, nous ne pouvions pas l'oublier, allaient disparaître. Nous aurions voulu qu'ils durent, car ils nous apportaient, comme les fleurs, de la fraîcheur et de la sécurité.

Plusieurs œuvres montraient la peintre dans ses plus grands moments, dans des chefs-d'œuvre comme le *Nu au lac*, le *Paysage à l'Île*, le *Nu au bain*, des raretés aussi comme son autoportrait en Japonaise. Les compositions décoratives étaient attrayantes, les natures mortes étaient luxuriantes et la dernière salle, où étaient présentées les œuvres postérieures à 1981, chatoyait, illuminée par les mauves, les rouges et l'incroyable effusion lyrique des tableaux lacérés, mutilés, endommagés.

« C'est le déclin de la pratique du métier de peintre, nous confiait Sally, et la disparition de la vocation, la nouvelle peinture ne peint plus, il faut vider les galeries et les musées et mettre tous les professeurs dehors, tout me dit qu'il faut remplacer les tableaux par leur souvenir, brûlons les croûtes pour retrouver la vraie vibration de nos images, c'est à ça qu'il faut travailler. Moi la première, je ne laisserai pas d'œuvres. Pourquoi en laisserais-je, pour que les exégètes les empoussièrent et en assomment ensuite les pauvres gens ? »

La belle efflorescence de l'œuvre de la peintre nous touchait et nous aurions voulu en posséder quelques éclats, quelques toiles pour nous souvenir constamment de la douce éternité qui nous y avait été montrée. Mais nous respections la décision de Sally Briley Giroux de détruire ses toiles. Nous nous gavions de toutes les couleurs de ses créations comme des assoiffés, retardant le moment de la fin. Cette fin arriva.

Nous étions sortis depuis un moment quand nous vîmes Sally allumer avec une torche de paille les balles de foin disposées aux quatre coins extérieurs de la grange puis, sous les yeux des spectateurs ahuris, s'engouffrer dans le bâtiment. Il n'y avait plus un bruit, pas un souffle d'air, nous n'entendions plus la petite voix aiguë de Sally qui avait traversé l'air frais du soir, elle s'était tue, étrangement les rouges-gorges étaient eux aussi devenus silencieux, les hirondelles étaient rentrées au nid.

Nous étions une trentaine de spectateurs assis dans de vieilles charrettes qui nous avait été réservées. Des photographes surveillaient les premières flammes qui s'échappaient des portes et des fenêtres. Parfois un craquement sec indiquait que le feu progressait et faisait son œuvre.

Puis le vent avait tourné et le feu avait jailli avec force, une odeur de fumée avait commencé de nous saisir à la gorge, de sorte que nous avons dû reculer les charrettes de plusieurs mètres. Nous étions extrêmement inquiets du sort de Sally, mais il était devenu impossible d'agir pour la sauver. Nous espérions un miracle.

Nous fixions le brasier. De grandes flammes colorées coulaient en furie, bougeaient dans la lumière, étendaient leurs langues de feu, enveloppaient la grange. Illuminée par l'incendie et agitée par l'incroyable effusion du feu, embrasée et incandescente, l'œuvre brûlait.

Puis Sally émergea du feu, sans heurt, débordante de lumière. Dieu merci, elle n'était pas morte. Elle était prodigieuse. On aurait dit un ange du ciel revenu indemne des enfers. Un frémissement de joie parcourut l'assistance reconnaissante. Nous voulions tous à la fois nous élancer vers elle et l'embrasser.